

# LA BANDE ROUGE

PREMIÈRE PARTIE

XLII

La scène qui venait de se passer en présence de Podensac se renouvela, avec cette différence que les deux coquins n'y pouvaient rien comprendre.

Tichdorf se mit à épeler :  
*Wollen... sie... mich nach Saint-Germain... führen...*

—Tiens ! tiens ! à Saint-Germain ! répéta le caporal, c'est une drôle d'idée.

Et il ajouta en allemand :

*— In wohl.*

— Elle ne vous entend pas, dit Mouchabeuf. Mais, le mouvement de tête affirmatif, qui avait accompagné la réponse du caporal, suffisait pour que la jeune fille devinât que sa proposition était acceptée.

Que demandait-elle ? C'est ce que Taupier et son complice auraient bien voulu savoir, mais ils n'osaient pas questionner le Prussien, de peur de paraître trop curieux et d'éveiller ses soupçons.

Un mot français, le seul qui figurât dans la phrase écrite par Régine, les avait vivement frappés, et le bossu tint particulièrement.

Il était question de Saint-Germain et ce nom réveillait chez l'ami de Valnoir plus d'un souvenir.

Le visage de la jeune fille s'était éclairé en voyant Tichdorf disposé à faire ce qu'elle demandait.

Elle se remit à manœuvrer les jetons et les mots suivants s'alignèrent sous ses doigts :

*— Ich dank. Lasst uns gehen.*

A peine eut-elle fini d'écrire qu'elle se leva et son attitude traduisit un remerciement et le désir de se mettre en route.

Le caporal lui fit signe de se rasseoir et murmura en français :

*— Tout à l'heure.*

— C'est évident, pensait Taupier, elle lui demande de l'emmener.

Un interrogatoire était imminent.

Tichdorf promenait ses petits yeux brillants sur le cabaretier et sur son acolyte, et ceux-ci ne pouvaient pas espérer qu'il allait partir sans demander une explication.

Mouchabeuf avait déjà préparé son histoire et le bossu méditait la sienne.

La difficulté était de s'entendre avant de parler, et les deux coquins se trouvaient dans la situation d'accusés qui vont passer devant le juge d'instruction sans avoir eu le temps de se concerter.

Si le caporal les interrogeait séparément et seul à seul, ils étaient fort exposés à se couper dans leurs mensonges.

Mais la salle du cabaret ne se prêtait guère à des interrogatoires sans témoins, car il n'était pas probable que Tichdorf prit la peine de les emmener dans un coin pour les confesser l'un après l'autre.

Il devait avoir envie de les questionner vite et en finissant une situation inquiétante.

Ce fut en effet ce qui arriva.

— Qu'est-ce que c'est que cette jeune fille ? demanda-t-il sèchement.

— Mon Dieu ! monsieur Tichdorf, je vas vous dire, répondit Mouchabeuf en cherchant ses mots, c'est... une parente à mon neveu.

— Que fait-elle ici et pourquoi l'avez-vous cachée dans la cave ?

— Dame ! vous comprenez, elle est très-jolie, et ici c'est une auberge où il vient toutes sortes de gens ; — ce n'est pas pour vous ni pour vos hommes que je dis ça, monsieur Tichdorf ; — mais ces francs-tireurs ne respectent rien, et, ma foi ! alors...

— Bon ! ça ne m'explique pas pourquoi vous l'avez cachée.

— Le lendemain d'une bataille, une femme jeune et jolie ne va pas se promener pour son agrément aux avant-postes.

Le cabaretier lança un coup d'œil à Taupier comme pour lui dire : " Attention ! "

— Tant pis ! s'écria-t-il en prenant l'air d'un homme qui se décide à faire un aveu pénible, j'ai confiance en vous et je vais vous conter tout.

— Conte vite, je suis pressé.

— Eh bien ! voilà la chose. L'enfant est de bonne famille, parente de mon neveu, comme je vous l'ai déjà dit, mais elle a mal tourné...

— Vraiment ! une sourde-muette, vous m'étonnez, dit ironiquement Tichdorf.

— Oh ! elle est maligne comme un singe, et vous venez de voir qu'elle sait se faire comprendre tout de même.

— Je vous expliquais donc qu'elle donnait beaucoup de chagrin à ses parents. Ces jeunes-là, voyez-vous, c'est le diable pour les tenir. Croiriez-vous que celle-ci s'est échappée de chez elle pour courir les chemins avec un saltimbanque ?

— C'est curieux, en vérité, observa le caporal toujours incrédule.

— Oui, ma foi ! une espèce de paillasse qui lui a appris à dire la bonne aventure et à faire des tours. Vous pensez bien que sa famille n'était pas contente et, quand on a pu mettre la main sur elle, on me l'a envoyée pour la mettre à la raison...

— Très-bien. Et c'est pour la corriger que vous l'avez logée dans votre cave ?

— Justement ! dit Mouchabeuf ; mais je ne comptais pas l'y laisser. Oh ! mon Dieu, non ! la pauvre fille ! à tout péché miséricorde ! J'ai là-haut une chambre pour elle et, dans une quinzaine de jours, quand nous l'aurons bien sermonnée, moi et mon neveu, nous la reverrons à son père, quoique, à nous parler franchement...

— Quoique ?... interrogea Tichdorf en regardant fixement le cabaretier.

— Quoique je n'espère pas beaucoup la convertir ; le saltimbanque dont elle s'est amouchée est à Paris, et il est capable de venir rôder par ici.

— Si ses parents m'écoutaient, ils feraient avec elle comme on fait avec un jeune homme qu'on embarque pour les îles quand il est mauvais sujet.

— Pas facile pour le moment, le voyage aux îles, observa le Prussien.

— Ça c'est vrai, et, tant que le siège durera, nous serons bien forcés de la garder.

— Ah ! celui qui pourrait nous en débarrasser nous rendrait un fameux service !

Pendant que Mouchabeuf débitait d'un ton doucereux ses mensonges, Régine s'était accoudée sur la table et jouait distraitemment avec les jetons d'ivoire.

Son sort se décidait à côté d'elle sans qu'elle cherchât à suivre le mouvement des lèvres de ceux qui débattaient ainsi sa liberté et sa vie.

Taupier, au contraire, écoutait de toutes ses oreilles le joli récit filé par son complice.

Le commencement lui avait beaucoup plu, mais la dernière phrase du cabaretier vint tout gâter.

Cette invitation directe à un enlèvement de la jeune fille par les Prussiens n'était plus à ses yeux qu'une colossale maladresse, car le bossu, plus clairvoyant que son acolyte, commençait à deviner la vérité.

Il aurait donné bien cher pour tenir Mouchabeuf dans un coin et le tancer de sa sottise, mais il était trop tard pour l'arrêter sur la pente où il venait de s'engager.

— Triple brute que je suis ! pensait-il en rongant ses ongles, pourquoi ne les ai-je pas envoyés tous les deux dans le canal !

— Alors la famille veut s'en débarrasser, demanda le caporal du ton d'un homme qui vient d'avoir une idée.

— S'en débarrasser, c'est-à-dire l'éloigner, dit le cabaretier, qui tenait à préciser ses propositions.

— Est-elle riche, la famille ?

— Mais, répondit Mouchabeuf un peu inquiet, elle est... à son aise.

— Très-bien ! Alors, c'est un marché fait. Vous allez me donner deux rouleaux de mille, en or, bien entendu, moyennant quoi je vous passe mes deux journaux et j'emmène la jeune fille.

— Deux mille francs ! mais je ne les ai pas ici, monsieur Tichdorf, et je ne pourrais vous les remettre qu'après avoir vu les parents.

— Allons donc ! vieux farceur ! les parents !... Et votre neveu que voilà ! Je suis sûr qu'il a sa poche pleine de napoléons et qu'il ne regardera pas à quelques sous pour profiter d'une si bonne occasion.

En parlant ainsi, le caporal se tournait du côté de Taupier, qui ne répondit que par une épouvantable grimace.

Le misérable bossu se trouvait dans la plus déplorable de toutes les situations.

Sûr maintenant que son complice faisait fausse route, il n'avait plus même la ressource de le contredire, car il ne pouvait pas démentir son récit sans se compromettre gravement lui-même.

D'un autre côté, payer pour envoyer Régine là où précisément il comprenait qu'elle voulait aller, cette perspective lui déchirait l'âme.

Il essaya de se tirer d'affaire en tergiversant.

— Je... je n'ai pas cette somme... sur moi, dit-il avec un geste qui ne pouvait pas manquer de le trahir.

Sa main s'était involontairement portée sur son gousset, comme pour défendre le trésor qui se dessinait en relief à travers l'étoffe de son gilet.

Car le bossu, aussi avare que son ami Valnoir était prodigue, et de plus fort délinquant, portait toujours sur lui ses très-rondes économies.

— Bu ! vous croyez, dit Tichdorf ; cherchez bien dans votre poche, et je suis sûr que vous y trouverez la bagatelle que je vous demande.

— Mais non... je vous assure, balbutia Taupier qui étouffait de rage.

— Voulez-vous que deux de mes hommes vous aident à faire l'inspection de votre gousset ? reprit le caporal avec un sourire diabolique.

A cette proposition, le bossu bondit comme s'il avait marché sur un serpent. L'idée de sentir les mains des Pomeraniens se promener dans les poches où il cachait son avoir, lui faisait dresser les cheveux sur la tête.

Il comprit que mieux valait encore s'exécuter.

— En effet, je crois que je puis... j'avais oublié que... justement, ce matin... on m'a fait un paiement... et...

— Je savais bien, cher monsieur, que nous finirions par nous entendre, dit Tichdorf en tendant la main pour recevoir.

Taupier, avec des contorsions désespérées, tira de leur cachette deux rouleaux d'or et les remit au terrible caporal en poussant un soupir qui ressemblait fort à un grognement.

— Parfait ! s'écria le Prussien, donnant, donnant ; voici les journaux ! Vous réclamerez cinq cents francs à M. votre oncle.

— Maintenant, j'emmène la jeune personne et je vous réponds que sa famille n'en entendra plus parler de quelque temps.

Régine était prête. Tichdorf donna un ordre

à ses hommes qui entourèrent la jeune fille et sortit en tête du cortège.

Les deux coquins se regardaient.

— Ça vous coûte un peu cher, dit Mouchabeuf quand il crut le caporal assez loin, mais au moins nous sommes débarrassés de la créature.

— Imbécile ! cria Taupier furieux, tu as fait justement ce qu'elle voulait, et tu viens de l'envoyer à Saint-Germain rejoindre l'homme qui peut nous perdre tous.

XLIII

La neige couvrait les toits et le vent glacé du nord faisait tourbillonner au-dessus du mur qui bordait la rue de Laval les feuilles jaunies des tilleuls.

Un homme arpenta le trottoir en face de la porte par laquelle avait passé six semaines auparavant la bande de Taupier, la nuit de l'enlèvement de Régine.

Couffé d'un képi de forme pyramidale et affublé d'une capote verdâtre dont les pans laissaient passer le bout d'un tablier bleu, ce personnage bizarre réalisait le type si répandu vers la fin du siècle de garde national de fantaisie.

A ses lunettes d'or et à sa cravate blanche, un habitant du quartier l'aurait reconnu sur-le-champ pour le citoyen Bourignard, concierge d'un immeuble sis rue de Navarin et fourrier d'une compagnie sédentaire.

Mais, pour le moment, la rue était absolument déserte.

Neuf heures venaient de sonner et les queues matinales retenaient encore à la porte des bougiers les ménagères du voisinage.

Chacun attendait patiemment son tour, armé de la carte personnelle que l'administration municipale avait fait délivrer à chaque ménage.

Cependant le majestueux portier n'était pas seul.

Autour de lui voltigeait un gamin vêtu d'un uniforme de marin qui paraissait avoir été traîné dans le ruisseau tant il était couvert de crotte.

La figure chafouine et blême de ce gavroche disparaissait aux trois quarts sous un immense chapeau ciré enfoncé jusqu'aux yeux, et on ne distinguait guère que sa langue incessamment tirée et plus prestement rentrée quand le fourrier se retournait.

Cette grimace ironique était d'autant plus blâmable que l'enfant terrible l'adressait à l'auteur de ses jours, car le mousse d'occasion n'était autre que le jeune Agricola, fils mineur du vertueux Bourignard, concierge de son état et jacobin par vocation.

En l'honneur du légen laire Gringalet, le canonnier de la flotte qui démontait du premier coup toutes les pièces prussiennes, son père lui avait acheté un costume en drap où la main patriote de la citoyenne Bourignard avait brodé à profusion les ancres d'or, attributs de la marine.

Mais cette tenue brillante n'avait rien changé aux habitudes d'Agricola, qui continuait à donner les plus belles espérances à ses parents en faisant l'école buissonnière pour aller jouer au bouchon sur tous les bastions du secteur.

Bourignard disait volontiers en parlant de son héritier présomptif, qu'il avait les instincts du cheval sauvage, et il l'élevait suivant les théories de l'Emile de J.-J. Rousseau, son auteur favori.

Il en résultait qu'à la mutuelle, Agricola passait pour un âne, et dans le quartier, pour un fort méchant polisson.

Assez rarement, du reste, cet enfant de la nature consentait à accompagner son père ; mais ce jour-là, le concierge avait sans doute des raisons majeures pour traîner sur ses talons son indomptable progéniture.

Il s'était planté tout droit devant le mur qui cachait aux passants la vue du chalet et essayait les verres de ses lunettes avec une activité fébrile.

— C'est vraiment particulier, dit-il en se parlant à lui-même, cette clôture ne présente d'autre issue qu'une porte sans serrure.

— Je ne vois pas comment je pourrai m'acquitter de la commission du citoyen Taupier.

Ce monologue fut interrompu par la voix aigre du gamin qui se mit à chanter à tue-tête un refrain fort en vogue alors dans les parages peu littéraires de Belleville.

— Bismarck, si tu continues, De tous tes Prussiens, il n'en restera guère, "

hurlait Agricola.

— Assez ! dit Bourignard avec un geste plein de noblesse ; ce chant est patriotique, mais intempestif pour le moment.

— De quoi ? de quoi ? intempestif ! glapit le gavroche avec le pur accent trainard des faubourgs.

— Oui, mon fils, intempestif, attendu que je suis investi d'une mission de confiance, et que je ne veux pas éveiller l'attention des aristocrates qui habitent cette demeure.

— De tous tes Prussiens, il n'en restera plus, continua l'irrévérencieux Agricola sur un diapason encore plus aigu.

— Je dois m'y introduire par la ruse, reprit le solennel portier, et c'est pour m'aider dans cette entreprise difficile que je t'ai amené.

— J'espère, Agricola, que tu justifieras ma confiance.

— Ta confiance ! j'y tiens pas ; j'aime mieux une pièce de dix sous.

— Tu l'auras, si tu trouves un moyen de me faire ouvrir l'entrée de ce repaire féodal.

— Quoi que c'est que ça, un repaire féodal ? demanda l'aimable enfant tout en piétinant dans un tas de boue.

— C'est l'habitation des suppôts de la tyrannie, mon fils.

— Comprends pas, ricana le gamin.

— Cette muraille que tu vois cache des menées réactionnaires, continua imperturbablement Bourignard, sans compter qu'elle occupe un terrain qui serait beaucoup mieux employé si on y construisait des logements pour les propriétaires...

— Et une loge pour le portier, pas vrai, papa ?

— Quant au jardin qui est derrière, il nourrirait vingt familles, si on y plantait des légumes.

— C'est pas tout ça, dit Agricola qui ne se gênait jamais pour interrompre les théories humanitaires de son respectable père.

— Quoi qu'il faut faire pour gagner les dix sous ?

— Il faut que je parle à un individu du sexe masculin assez vil pour servir les deux aristocrates femelles cachées dans ce pavillon qui rappelle le Parc-aux-Cerfs.

— Le larbin ! parbleu ! un vieux avec un habit vert, connu ! J'y ai fait un pied de nez l'autre jour comme il sortait de chez l'épicier.

— Justement.

— Eh bien ! c'est pas malin de le faire venir. Pourquoi que vous ne sonnez pas à la porte ?

— Tu es jeune, mon fils, et tu ne connais pas les roueries des aristocrates, dit gravement Bourignard.

— D'abord, il n'y a pas de sonnette, et ensuite tu aurais beau frapper, personne ne t'ouvrirait. Ces gens-là conspirent et, pour entrer, il faut connaître le silence.

— Ce n'est que ça ? cria le gamin. Attends un peu, je vas leur en donner, du signal.

Et ramassant une pierre au coin d'une borne, l'affreux drôle la lança par-dessus le mur avec tant de force et d'adresse qu'on l'entendit tomber sur le toit du chalet.

— Colle-toi contre la porte, papa ; tu vas voir l'effet tout à l'heure.

— A-t-il de l'esprit, ce monstre-là ! murmura Bourignard en exécutant la manœuvre prescrite par son ingénieur héritier.

Personne ne bougeait à l'intérieur, mais Agricola était tenace, et trois ou quatre projectiles envoyés magistralement décrivaient la même parabole et s'abattirent sur le pavillon.

Un artiller de profession n'aurait pas mieux réussi.

Les rares passants qui suivaient la rue couraient pour se réchauffer et ne s'arrêtaient pas à examiner les opérations du gavroche, qui avait eu soin, du reste, de se placer hors de la vue des deux ou trois boutiques encore ouvertes.

Après trois ou quatre minutes de cet exercice, Agricola eut l'inlicible satisfaction de voir la porte s'entrebaïller doucement.

Une tête à barbe grisonnante se montra dans l'étroite ouverture et s'allongea pour regarder au dehors.

C'était le moment que guettait M. Bourignard fils.

Un dernier caillou habilement jeté alla frapper aux jambes l'imprudent qui venait de se découvrir, et l'aimable enfant se mit à courir vers la rue des Martyrs.

— Ah ! drôle ! ah ! grelin ! " cria le blessé en se lançant sur ses traces.

Landreau, car c'était lui que la ruse d'Agricola avait attiré, n'avait pas pris le temps de réfléchir.

Il aurait assurément beaucoup mieux fait de rentrer, mais la pierre lui avait rudement contusionné le genou, et le garde-chasse, peu endurant de son naturel, ne sut pas résister à l'envie de corriger le polisson qui se permettait de l'assailir de la sorte.

Il se jeta donc dans la rue en tirant la porte derrière lui et, sans faire attention à Bourignard planté contre le mur, il commença la poursuite avec autant d'ardeur que s'il avait donné la chasse à un braconnier dans les bois de Saint-Senier.

Mais Agricola avait de bonnes jambes.

Quand Landreau déboucha de la rue de Laval, le mauvais drôle était déjà au coin de l'avenue Trudaine et il disparut derrière la maison d'angle.

Le vieux garde, qui avait eu le temps de se calmer, jugea qu'il était sage de renoncer à l'entreprise et s'arrêta tout essouffé au milieu de la rue des Martyrs.

Il était sorti la tête nue et vêtu de son éternelle jaquette verte qui s'accordait assez mal avec le pantalon réglementaire de la garde mobile.

C'était plus qu'il n'en fallait pour attirer l'attention des badauds.

D'ailleurs, un homme qui court est toujours un peu suspect, et l'allure désordonnée de Landreau fut immédiatement remarquée par les citoyens qui faisaient queue à la porte d'un boucher.

— Tiens ! ce vieux qui se sauve.

— C'est un voleur !

— Arrête-le !

Ces exclamations partirent toutes à la fois, et une agitation de mauvais augure se produisit dans la queue qui se mit à onduler comme un serpent.

Le garde-chasse, averti de son imprudence, s'empressa de battre en retraite vers la rue de Laval, mais il était trop tard.

Deux des gardes nationaux chargés de maintenir l'ordre devant la boutique se détachèrent du groupe et se mirent en devoir de lui barrer le chemin.

Landreau pensa qu'en se sauvant il donnerait raison aux clameurs de la foule, et il avait de sérieux motifs pour éviter d'attirer les uniformes du côté du chalet.

Il attendit donc tranquillement sur le trottoir les miliciens qui accouraient.

— Où allez-vous donc si vite, citoyen ? " de-